

~~Bibliothèque Alsatique et Généalogique
André GANTER 68790 Morschwiller le Bas
Num. entrée : 1513 date : Janvier 1988~~

~~B I O G R A P H I E S~~

~~*****~~

~~3192~~

Jean-Louis Schoell

poète Strasbourgeois

Essai sur la mentalité alsacienne en 1830

par

MARIE-JOSEPH BOPP

Extrait de la «Revue d'Alsace»



IMPRIMERIE DU «JOURNAL DE THANN»

— 1932 —

125

A Mr le Dr C. Keller
Hommage respectueux
Ch. - J. Schoell

A MON CHER AMI

THÉODORE SCHOELL

Hommage respectueux

Jean-Louis Schoell

poète Strasbourgeois

Essai sur la mentalité alsacienne en 1830.

En avril 1829, les Strasbourgeois lurent avec étonnement dans les journaux l'annonce d'une première, qui devait être donnée par la troupe théâtrale de Fribourg-en-Brisgau, alors en tournée à Strasbourg. Chose plus étonnante encore, c'était l'œuvre de deux Strasbourgeois de dix-huit ans qui avaient la hardiesse d'affronter à leur âge les feux de la rampe et les caprices du public.

Il est vrai que la pièce portait un titre tout à fait dans le goût du jour, car on était en pleine époque philhellène. Elle avait pour sujet l'héroïque défense de Missolonghi et pour titre : *Notis Botzaris oder die Erstürmung von Missolonghi* (1).

(1) Le drame a paru en librairie en 1831 chez l'éditeur Strasbourgeois Ph. H. Dannbach. Le même sujet avait tenté le poète alsacien Geoffroi-Jacques Schaller (1763-1831), connu surtout pour son poème héroï-comique : « **Die Stuziade oder der Perrückenkrieg** » et qui avait tracé le plan d'une tragédie : **Notis Botzaris**, restée inachevée et inédite. (Voir Sitzmann: Dictionnaire de Biographie des Hommes célèbres de l'Alsace. Rixheim 1910. II. p. 661). Ayant terminé leur ouvrage en 1827, les deux Strasbourgeois ne pouvaient pas non plus être inspirés par le drame : **Le dernier jour de Missolonghi** de l'ancien professeur de rhétorique à Colmar Georges Ozaneaux, joué à Paris en 1828 par le théâtre de l'Odéon. (Sur Ozaneaux v. Jules Joachim:

Qui étaient ces deux jeunes gens inconnus, dont l'un avait écrit le texte, l'autre l'avait orné d'une ouverture, de chœurs, de marches et d'entr'actes ? Tous deux — et on fut stupéfait en l'apprenant — avaient à peine quitté le gymnase et commencé leurs études de théologie.

Pour l'un d'eux, le compositeur, la représentation fut une épreuve décisive, car tout au moins l'accompagnement musical fut couronné du plus grand succès (2). Il se détourna dès lors de la théologie pour s'adonner entièrement à la musique. C'était Jean Georges Kastner (3), né à Strasbourg le 9 mai 1810, fils d'un boulanger « de première classe » (4) qui avait établi sa boutique dans le quartier très pittoresque du Gerbergraben. Déjà dans son enfance Kastner avait dévoilé ses talents musicaux, car dès l'âge de 10 ans il jouait de l'orgue au service religieux. Puis, adolescent, il s'était occupé de la théorie de l'harmonie et de la pratique des instruments, sans pour cela négli-

La vie à Colmar sous la Restauration, s. l. 1929, p. 15). Néanmoins remarquons que le drame d'Ozaneaux avait comme introduction une ouverture musicale, et possédait également des chœurs et des marches qu'avait composés le musicien alsacien Ferdinand Hérold. (Voir Hermann Ludwig: **Johann Georg Kastner. Ein elsässischer Tondichter, Theoretiker und Musikforscher**, Leipzig 1886. I. p. 155.). Peut-être est-ce la poésie de Victor Hugo : « **Les têtes du Sérail** », publiée en juin 1826, et où le poète peint la prise de Missolonghi, qui a inspiré nos deux Alsaciens.

(2) Voir la critique favorable de F. J. Lobstein dans la **Allgemeine musikalische Zeitung** (Leipzig) du 21 juillet 1830.

(3) Hermann Ludwig, loc. cit., lui a consacré une biographie très étendue en 3 volumes.

(4) Les boulangers Strasbourgeois étaient depuis des siècles divisés en trois classes. La première comprenait ceux qui avaient le droit de vendre toutes les sortes de pains et des gâteaux; c'étaient les « Rock- und Stock-Becken ». La deuxième classe, les « Rock-Becken » ne vendaient que les deux sortes de pain; tandis que la troisième classe, les « Kamisol-Becken », n'avait droit qu'à la vente du pain noir. (Voir Ludwig l. c. I. p. 63).

ger la philosophie, car nous apprenons qu'il suivit avec beaucoup d'intérêt les leçons retentissantes de l'abbé Bautain (5), gloire philosophique du moment à Strasbourg. Inutile de suivre Kastner dans sa rapide ascension musicale. Disons seulement que c'est aussi la musique qui conquiert à l'entreprenant ex-théologien de Strasbourg le cœur de la jeune et très riche Mlle Boursault qui devint sa femme.

Quant à l'auteur du texte, Edouard Kneiff, né le 10 février 1810 à Keula dans la principauté de Schwarzbouurg-Sondershausen, mais venu très jeune à Strasbourg, il devait, lui aussi, abandonner bientôt la théologie, mais pour une toute autre raison, et rien moins que volontairement. En effet, son père, botaniste distingué et pharmacien à l'hôpital civil, étant mort subitement, le jeune homme fut obligé, pour gagner sa vie et celle de sa famille, de se vouer à des occupations très prosaïques. Pourtant, son réel talent aurait sans doute réussi à lui faire surmonter les difficultés matérielles au sein desquelles il se débattait, s'il avait su commander à ses passions. On peut lui appliquer le mot de Goethe sur Günther : « Il ne savait pas se maîtriser, c'est pourquoi sa vie et son talent poétique se trouvèrent gaspillés ». Une terrible maladie avait miné ses forces et finit par le mener à une mort prématurée à l'âge de 26 ans. Ce fut une grande perte pour la littérature alsacienne; on peut le constater en feuilletant le recueil que son ami F. Leser (6) publia peu de temps après sa mort.

A la première de « Notis Botzaris » assistaient, le cœur frémissant, deux amis intimes des auteurs, leurs

(5) Sur son « Ecole de Strasbourg » voir Walter Marshall Horton: **The philosophy of the Abbé Bautain.** New-York. 1926 p. 79 sq.

(6) **Edouard Kneiff's hinterlassene poetische Schriften.** Zum Besten seiner Hinterbliebenen. Avec une préface de F. Leser. Strasbourg, 1837, 240 p.

condisciples au gymnase d'abord, puis au « Thomastift ». L'un d'eux, poète aussi, Charles Bœsé, né à Strasbourg le 24 mai 1809, abandonna, comme Kastner et Kneiff, la théologie — ou plutôt la théologie l'abandonna, car peu de temps avant l'examen final il fut exclu du Séminaire pour avoir été le porte-parole et aussi le porte-drapeau des étudiants Strasbourgeois à la réception des généraux polonais fugitifs, arrivés à Strasbourg le 4 décembre 1831, réception, à laquelle on avait défendu aux étudiants d'assister. Il trouva heureusement une place comme instituteur communal, à Mulhouse d'abord, puis à Niederbronn et depuis 1848 à Strasbourg. Républicain convaincu, il y défendit les intérêts du peuple en qualité de journaliste dans l'édition allemande du *Démocrate Rhénan*. Il s'avança même sur le terrain politique à tel point qu'après le coup d'Etat du deux décembre 1851 il fut au nombre de ceux qui furent arrêtés et déportés en Afrique (7). Grâcié quelques années plus tard, il se plut tellement sur la terre Africaine qu'il renonça définitivement à la quitter. Il mourut à Blida instituteur public le 5 novembre 1881.

Le deuxième ami de Kastner et de Kneiff qui assistait à la représentation était le seul qui finit par devenir pasteur; Jean Louis Schoell est resté le plus inconnu de ce quatuor d'amis, fidèle toute sa vie à la devise qu'il aimait à répéter : *Bene qui latuit, bene vixit*.

Cependant, lui aussi avait un beau talent poétique et même musical, et il rivalisa avec ses amis pendant ses années d'études sur le terrain littéraire. Mais Kneiff et Bœsé, écrivant en allemand, connurent le

(7) Bœsé a donné lui-même une description très humoristique de son arrestation et de sa déportation en Afrique dans son livre posthume : *Gezwungene Reise nach Afrika in lustigen Versen erzählt von Carl Bœsé* † 5. November 1881. Strassburg 1882, p. 143.

succès de l'impression et même la popularité, tandis que les poésies françaises de Schœll restèrent inconnues pendant un siècle, enfouies sous la poussière des ans. C'est un agréable devoir pour nous de les tirer à présent de l'oubli et de les soustraire au « *tempus edax rerum* ».

Le lecteur, en effet, pourra se convaincre aisément que les vers de Schœll méritent de revivre, non parce qu'ils sont parfaits — on ne saurait le prétendre des vers d'un adolescent à peine sorti du gymnase — mais parce qu'ils caractérisent une époque où pour des raisons faciles à comprendre, la langue française comme expression des sentiments poétiques était presque inconnue en Alsace. L'émotion poétique se manifestant par la voix la plus profonde et la plus subtile de l'âme, ne peut être exprimée que par la langue maternelle, témoin Henri Heine qui écrivait parfaitement en prose française, mais n'a jamais osé risquer le moindre essai poétique dans sa langue d'adoption. C'est pourquoi, dit L. Spach, « il y eut dans le dernier siècle (le XVIII^e) aussi peu de poètes alsaciens se servant de la langue française que d'hommes dans la lune » (8).

Depuis, la situation n'avait pas changé. En 1830, il n'y avait même pas encore en Alsace d'écoles primaires françaises, car on sait que ce n'est qu'en 1833 que la loi Guizot organisa l'enseignement primaire public en France. Par conséquent, notre langue n'était alors enseignée que dans les établissements secondaires et dans quelques établissements pri-

(8) Louis Spach : *Moderne Kulturzustände im Elsass*. Strassburg 1874. I. p. 134. Comme seul poète alsacien de langue française Spach cite Andrieux, « mais il appartient tout à fait à Paris ». Nous pourrions ajouter Ramond de Carbonnières, né à Strasbourg, mais son père était du Midi et Ramond grandit dans un milieu où l'on ne parlait que français.

vés comme dans le gymnase protestant de Strassbourg, fréquenté par la grande majorité de la bourgeoisie. On y réservait alors à la langue allemande une plus grande place que dans les lycées. On peut même dire qu'à ce moment unique dans notre histoire linguistique en Alsace, le gymnase protestant pratiquait un parfait parallélisme, équitable et impartial, entre les deux langues et les deux littératures, sans aucune arrière-pensée politique. Jusque vers 1825 l'enseignement de toutes les matières y était donné en allemand. Cependant l'étude de la langue française comme langue vivante fut très poussée (9), surtout parce que la parfaite connaissance de cette langue était nécessaire pour la carrière future des élèves; car « il était dans la nature des choses de voir les jeunes Alsaciens porter leurs vues sur Paris. Seuls ceux qui étaient familiarisés avec la langue nationale pouvaient accéder aux hautes fonctions d'Etat, ou aborder toute autre carrière élevée » (10).

Cependant un certain conflit entre l'usage de l'allemand ou du français était inévitable, on le comprend. Dans le cœur et dans l'esprit de nos ancêtres une lutte souvent douloureuse se déchaînait entre les deux cultures qui se heurtent sur le sol de notre province (11). Exemple Louis Spach qui oscilla toute sa

(9) Sur l'enseignement du français au gymnase protestant voir Carl Zwillling : **Die französische Sprache in Strassburg bis zu ihrer Aufnahme in den Lehrplan des protestantischen Gymnasiums.** Dans la : **Festschrift zur Feier des 350jährigen Bestehens des Protestantischen Gymnasiums zu Strassburg.** Strassburg 1888. 1^{re} partie p. 255-304. Malheureusement cet article si intéressant ne traite que la période antérieure à la Révolution.

(10) Hermann Ludwig, l. c. I. p. 43.

(11) Cependant depuis longtemps on essayait d'arriver à une concorde harmonieuse. Ce qu'on a nommé la « Doppelkultur », l'idée de l'Alsacien trait d'union entre la France et l'Allemagne, date de loin. Voici une interprétation caractéristique d'un professeur du gymnase pro-

vie entre les deux langues que d'ailleurs il possédait avec une égale maîtrise (12). C'est en termes émouvants qu'il nous parle de cette disharmonie : « Hélas, cette malheureuse fluctuation, ce tiraillement entre deux nationalités, entre deux idiomes et deux séries d'affections ont fait de l'auteur d'« Henri Farel » et des poésies de « Ludwig Lavater » (13) un être amphibie qui aspirait à la qualité d'« utriusque sermonis peritus », mais n'arrivait point à se faire pardonner son double développement par les puristes exclusifs d'en-deçà et d'au-delà des Vosges » (14).

De là la double méfiance dont souffrirent et souffrent encore tant d'Alsaciens — et, disons-le en passant, comme aujourd'hui encore, ce sont les critiques d'en deçà des Vosges qui furent souvent le plus impitoyables.

Il est connu que contre l'usage de la langue française comme moyen d'expression poétique le grand théologien Edouard Reuss — père de l'historien Ro-

testant : « En mettant nos élèves à même de comprendre et de parler la langue de Schiller et de Goethe, nous remplissons un devoir de civisme français. Placés à l'extrême frontière de notre grande patrie, nous sommes, de par notre position géographique, destinés à servir d'intermédiaire entre les deux pays, séparés par le Rhin. L'Alsace, et ne l'oublions jamais, doit en grande partie son importance à ce rôle spécial ». Voir Daniel Eugène Scherdlin : **De l'enseignement de la langue allemande en Alsace**. Strasbourg, 1868.

(12) Ce qui n'empêcha pas les critiques parisiens, tout en reconnaissant la haute valeur de son roman **Henri Farel. Roman alsacien** par Louis Lavater (pseudonyme de Spach), Pris, 2 vol. 1834, de lui reprocher un certain nombre de germanismes.

(13) Détail assez piquant : Le roman de Lavater est écrit en français, mais les poésies — en allemand. *Gedichte von Ludwig Lavater, dem Verfasser des Henri Farel und des Nouveau Candide*. Strassburg 1839. Sur ses combats intérieurs voir l'introduction, où Spach faisant le bilan de son activité poétique, déclare donner désormais la préférence à la langue française.

(14) Voir F. X. Kraus, *Ludwig Spach. Ein Nachruf*. 2. Aufl. Strassburg 1880, p. 39.

dolphe —, visant directement Louis Spach, lança dans l'« *Erwinia* » du 2 juin 1838 (15) son fameux cri de guerre : « Wir reden deutsch ». Fidèles à cette devise, la presque unanimité des poètes alsaciens, possédant mieux la langue allemande que la langue française, publiaient leurs recueils de poésie en allemand tout en chantant la gloire française, suivant le vers célèbre et souvent cité de leur chef de file, le notaire Ehrenfried Stœber :

Meine Leier ist deutsch, sie klinget von deutschen
Gesängen,
Liebend den gallischen Hahn treu, ist französisch
mein Schwert.

Et l'ardent patriote français, Charles Frédéric Hartmann, le grand prêtre du culte Napoléonien en Alsace, de s'écrier :

« Ein Franken Herz und deutsche Sprach
Sind dem Alsatzen keine Schmach,
Wie's auch die Fremde deute ».

Ces nombreux poètes alsaciens, qui furent à de rares exceptions près des protestants — et parmi eux il y a bon nombre de pasteurs — furent encouragés par d'éminents Français de l'intérieur, comme Henri Martin et Saint-Marc Girardin. Ce dernier constate : « Depuis cent cinquante ans, l'Alsace persiste dans son attachement à la langue et au caractère de l'Allemagne ». Et il ajoute : « J'aime et j'admire, quant à moi, cette nationalité morale qui survit à la nationalité politique ».

Faisant allusion à ces encouragements venus de l'intérieur, Adolphe Stœber s'écrie :

(15) Page 34-37. Eduard Reuss résume la même année ces idées dans la préface des poésies de Daniel Hirtz : *Gedichte. Mit einem Vorwort von Edouard Reuss. Strassburg 1838, p. XI.*

Uns trifft nur Schmach bei Frankreichs echten Söhnen,
Wenn wir der alten Muttersprach uns schämen,
Der Väter heilig Erbe schnöd verhöhnén. »

Les très rares Alsaciens qui comme Spach voulaient se servir de la langue française, furent vite découragés. N'avait-on pas reproché à Ehrenfried Stœber qui avait publié en 1831 une « *Vie d'Oberlin* » en cette langue, que son style était germanique, manquait d'allure, qu'il sentait la traduction ! Aussi n'a-t-il plus jamais recommencé. Et Charles Bœsé, l'ami de Schœll, de Kastner et de Kneiff, répond au reproche d'écrire en allemand :

« Wohl hab' ich mich zur Zeit versucht in beiden Sprachen;
« Ich hätt' es nur mit Müh und steif dahin (16) gebracht,
« Und habe füglich primo mein Publikum bedacht.

Un seul parmi tous ces poètes alsaciens ne se laissa pas arrêter par ces difficultés linguistiques. C'est notre Jean-Louis Schœll.

Et pourtant, il était issu de la même classe que les Bœsé, les Stœber, les Hirtz, les Hackenschmidt, de la petite bourgeoisie protestante de Strasbourg, qui parlait presque exclusivement le dialecte alsacien ; il avait fréquenté les mêmes écoles, n'avait dans sa jeunesse jamais quitté le pays. Pour quelles raisons a-t-il, à l'encontre de ses amis, préféré la langue française à la langue allemande ? Nous ne savons. Mais parce qu'il a usé de la langue française, ce poète inconnu a éveillé notre attention.

Commençons par ses origines.

Les Schœll sont une vieille famille, fixée en Alsace depuis le 16^e siècle où un Valentin (« Felten ») Schœll, un des premiers élèves du Collegium Wilhelmitanum, fut le premier pasteur de Ringendorf et Kirrwiller, dans la seigneurie de Hanau-Lichtenberg. Les descen-

(16) C'est-à-dire d'écrire en français.

dants furent fonctionnaires des comtes de Hanau-Lichtenberg à Bouxwiller, jusqu'à ce que l'un d'eux, Eucaire (né en 1619), devint greffier et maître d'école à Wangen, village dépendant de l'Abbaye de St. Etienne de Strasbourg. Son fils, Jean Christophe, put ainsi devenir économe, « Schaffner », de cette abbaye, et en cette qualité reçut en 1688 le droit de bourgeoisie à Strasbourg, droit que ses descendants conservèrent jusqu'à la Révolution. Il eut sept enfants, dont le premier-né, Jean-Christophe également, donna naissance à la ligne aînée. Il fut syndic de la chevalerie du Bas-Rhin. Son petit-fils, fils de Thiébaud-Frédéric, Louis-Guillaume joua un rôle politique à Strasbourg sous la Révolution et fut ensuite juge de paix à Barr (mort en 1803) (17). Il était le père de Bonaventure-Camille qui mourut à Saverne en 1881 ancien maire de la ville. Son petit-fils André fut après l'armistice attaché comme capitaine au commissariat général à Strasbourg et mourut subitement en 1922 secrétaire général de la Haute école de Commerce, fondée par M. Friedel.

A cette branche se rattache aussi la mère de Frédérique Brion, Madeleine Salomé, fille de Jean Christophe et sœur de Thiébaud Frédéric, de Catherine Elise, mère de l'ami de Goethe, Weyland — celui qui présenta Goethe à sa cousine Frédérique. Madeleine Salomé avait encore un frère, Chrétien Théophile, bailli à Sarrebrück, chez qui Goethe logea lors de son fameux voyage à cheval de Strasbourg à Sarrebrück en compagnie de son fidèle Weyland (18). Son fils

(17) Sitzmann, l. c. II. p. 709/710 a fait de singulières confusions, entre Louis Guillaume Schœll et son cousin Maximilien Samson Frédéric. « En suivant les notes, si souvent erronées, d'Etienne Barth (Les hommes de la Révolution à Strasbourg. Strasbourg 1885), il fait un pêle-mêle continuel des faits et gestes des deux personnages. » (Lettre inédite de Rodolphe Reuss).

(18) Voir **Goethes Werke. Jubiläumsausgabe.** Stuttgart et Berlin XXIII. p. 330.

fut le célèbre historien, philologue, diplomate et libraire Maximilien Samson Frédéric.

Le septième fils de l'économe du Stephansstift fut le chef de la ligne cadette. Il s'appelle Jean Pierre et fut « Säckler » de son métier (19). Son fils, cousin-germain de Mme Brion, et également « Säckler », porta plusieurs fois des lettres de Goethe à Sesenheim. Il eut un fils qui eut les prénoms de ses grand-père et père, né en 1772. Il fit toutes les guerres de la Révolution, prit part avec beaucoup d'autres Alsaciens à la bataille de Zurich, fin septembre 1799, fut fait prisonnier en poursuivant les Russes dans les montagnes et emmené par eux à Ollmütz où il languit pendant un an jusqu'à la paix. Il se fit menuisier-ébéniste, installé dans le vieux quartier de la rue des drapiers, la « Tucherstüb-gasse », et bientôt après il épousa la fille de Jean Friese (20), l'auteur connu de la *Vaterländische Geschichte der Stadt Strassburg* et de différents autres livres de classe. Jean Friese était arrivé de Kaufbeuren à l'âge de 17 ans comme simple ouvrier tisserand et s'était élevé, grâce à sa haute intelligence

(19) Quel est ce métier de « Säckler » ? Un fabricant de sacs ? Je ne crois pas, et pense plutôt que ce mot a la même signification que dans l'Allemagne du sud, surtout en Bavière où le Säckler est le gantier. (Voir Heinsius, **Volks-thümliches Wörterbuch der Deutschen Sprache**. Hannover 1822, vol. V, p. 10). C'est de lui que parle Goethe dans la célèbre lettre de juin (?) 1771 à Saltzman, à qui il donne la commission d'acheter 2 livres de bonne pâtisserie « gutem Zuckerbeckerwesem » pour Frédérique et de les envoyer avec l'adresse de Goethe « au Säckler » Schœll « unter die Gewerbslaub ». Phil. Ferd. Lucius : **Friederike Brion von Sessenheim**, Strassburg 1877, p. 183 et d'après lui P. Th. Falck : **Friederike Brion von Sessenheim**, Berlin 1884, p. 31, se trompent en prétendant que ce Schœll est le frère de Madame Brion, ce n'était que son cousin. Voir Hans Kaiser : **Zur Geschichte Friederike Brions und ihrer Familie**, dans le : **Jahrbuch des Vogesen-Clubs**, XXVII 1911, p. 147.

(20) Voir sur lui Schœll : Ein Strassburger Schullehrer und Geschichtsschreiber vor hundert Jahren, dans le : **Jahrbuch des Vogesenclubs** 1894. X. p. 31-37.

au rang élevé d'instituteur de l'école de St. Pierre le jeune (21).

Dans la vieille maison de la « Tucherstubgasse », au cœur même du vieux Strasbourg (22). où chaque maison presque rappelait aux enfants le passé glorieux de leur ville, est né le 25 août 1811, l'année de la fameuse comète et du bon vin, notre poète, Jean-Louis Schœll. La famille n'était pas très riche, mais cependant le père tenait à ce que son fils fît des études, suivant en cela la tradition de la petite bourgeoisie strasbourgeoise d'après laquelle au moins un fils devait faire des études universitaires, dussent les autres membres de la famille subir les privations les plus dures.

De très bonne heure Jean-Louis révéla son aptitude au dessin et à la peinture, art qu'il cultiva toute sa vie et auquel, jusqu'à ses derniers jours, il consacra plus tard tous ses loisirs. A l'âge de 10 ans, le jeune élève du gymnasium commença à préparer le noyau de la grande bibliothèque qu'il forma peu à peu, de sorte qu'il finit par posséder presque tous les auteurs classiques français, allemands, latins et grecs. Dans le gymnase, dirigé de 1822-1829 par le grand pédagogue Jacques Matter, il tint toujours la tête de la classe, rarement dépassé par son condisciple Er-

(21) Ce fait n'était pas exceptionnel alors. Mentionnons qu'un autre Strasbourgeois, Philippe Hörter ayant commencé comme apprenti tailleurs finit comme professeur de musique au gymnase protestant. Ce fut d'ailleurs un compositeur apprécié. Voir *Hommage à Philippe Hörter*, compositeur. Strasbourg 1864.

(22) Dans le même quartier étaient nés Kastner (au fossé des Tanneurs), Daniel Hirtz (Grand'rue), l'ami et collègue Gambs, lui aussi poète à ses heures. A quelques pas de sa maison il y avait la maison de l'imprimeur André Ulrich, et un peu plus loin, au Vieux-Marché-aux-vins habitait l'animateur de la poésie alsacienne, le notaire Ehrenfried Stœber, dans le notariat duquel tout le monde rimait, du plus jeune clerc jusqu'au patron !

hardt, dont le fils fut doyen de la Faculté de théologie de Strasbourg après l'armistice. Et pourtant, quelle brillante élite de jeunes Strasbourgeois étaient alors réunie sur les bancs du gymnase, autour de maîtres hors ligne comme Henri Engelhardt, J. Willm, J. F. Aufschlager, G. Schweighäuser etc... Fréquentaient la même école et pour quelques uns la même classe que notre Jean-Louis, le futur poète, Auguste Stœber (né en 1809) et son frère Adolphe (né en 1810); les trois amis intimes Georges Kastner (né en 1810), Edouard Kneiff (né en 1810), Charles Bœsé (né en 1809). Il y avait encore les futurs poètes alsaciens Jean-Chrétien Hackenschmidt (né en 1809) et Ferdinand Braun (né en 1812), les historiens Louis Schneegans (né en 1812), Charles Schmidt (né en 1812), Guillaume Baum (né en 1809, le seul avec Kneiff qui ne fût pas né à Strasbourg, mais en Hesse-Rhénane alors département du Mont-Tonnerre); les savants Edouard Cunitz (né en 1812) et Frédéric Bergmann (né en 1812, le frère du député protestataire) et enfin, pour terminer cette énumération incomplète de noms illustres, le plus jeune parmi eux, mais non le moins connu, Emile Küss (né en 1815), le futur maire de Strasbourg dans les heures les plus tragiques de son histoire.

En 1827, Jean-Louis Schœll termina ses études secondaires pour commencer les deux années de philologie et de philosophie qui précédaient alors les trois années de théologie. Ses professeurs au Séminaire furent Jung, Fritz, Dahler, Matter, Bruch.

Une fois bachelier en théologie en 1832, il s'agissait de trouver une occupation et de gagner sa vie en attendant une paroisse, car le nombre des places vacantes était fort inférieur à celui des candidats. Les uns se faisaient précepteurs, d'autres même instituteurs, d'autres enfin devenaient journalistes. C'est ce que fit notre Schœll qui, enfant de Strasbourg, trouva

aisément une place au *Courrier du Bas-Rhin*. Là, pendant 10 ans, il passa une partie de ses nuits à traduire pour l'édition allemande du journal les dépêches de Paris.

Il se trouvait ainsi au bureau du journal au moment de la tentative de Louis Napoléon en 1836. Le bâtiment fut occupé militairement par les artilleurs du quartier d'Austerlitz qui obligèrent les typographes à imprimer la proclamation du prétendant au trône de Napoléon. On sait que la tentative échoua piteusement dans la cour de la caserne d'infanterie dans la Finkmatt. Le bruit courut alors à travers Strasbourg que, pour faire sensation, le neveu de Napoléon le Grand avait mis sous son chapeau un morceau de lard destiné à retenir sur sa tête un jeune aigle apprivoisé qu'il y avait placé !

Au journal, Jean-Louis Schoell rédigea aussi la chronique locale. Dans ses nombreux papiers nous avons trouvé une feuille écrite le 10 septembre 1838 et dont le texte nous paraît encore de nos jours non dépourvu d'intérêt. Voici ce que nous y lisons : « Le bruit circule dans la ville et les termes du prospectus de l'administration du théâtre semblent justifier le bruit, qu'on veut essayer dans notre ville de remplacer le théâtre français par le théâtre allemand. Voilà ce qui ne nous paraît ni probable ni possible. Mais si, contre toute attente, on voulait réaliser cette idée folle, nous nous verrions dans l'obligation de protester avec la dernière énergie contre une tentative si antinationale ». On voit par cette note qu'il y avait déjà alors une question du théâtre.

N'ayant que ses dimanches de libres, il les utilisait fréquemment en été à faire de grandes randonnées dans les Vosges. C'est ainsi que souvent il attendit, avant 4 heures du matin, l'ouverture des portes de la forteresse pour aller à pied au Mont Sainte-Odile et

en revenir de la même façon avant la fermeture à 10 heures du soir. Il rappelle avec plaisir ces excursions dans une épître poétique du 10 février 1845, adressée à son ami Kastner :

« Dans les temps d'autrefois, quand un travail stérile
Entre quatre vieux murs m'enchaînait dans ma ville,
Bien souvent de mes draps en repoussant le pli,
Dans la profonde nuit je sautais de mon lit.
Et, dans la rue déserte, en devançant l'aurore,
Mes pas retentissaient sur le pavé sonore.
Vers la porte au grand trot me hâtant de courir,
Je sortais par ce trou qui venait de s'ouvrir,
Quand le clairon perçait la vapeur diaphane
En lançant dans les airs sa joyeuse diane.
Tout mon corps se baignait dans l'air frais du matin,
Et mon regard déjà se perdait au lointain.
Bientôt, au beau milieu des riantes campagnes,
Je voyais s'approcher le penchant des montagnes.
Alors je saluais « cet époux glorieux,
De sa couche sortant brillant et radieux. »
Et des guérets couverts de leur moisson dorée,
Mon œil se reportait vers la voûte azurée;
Puis, au fond d'un vallon doucement endormi,
Quelque bourg y faisait poindre un clocher ami.
Là j'allais, bien armé d'une faim vigoureuse,
Faire au coin d'une table une curée joyeuse,
Et, jetant sur mon verre un regard caressant,
J'absorbais à grands traits un jus rafraîchissant.
Remis et restauré, je levais la séance;
Et plus loin vers les monts cheminant en silence
Je me sentais ému de toutes ces douceurs
Que la belle nature épanche dans nos cœurs.
Je m'ouvrais à son charme, et mon âme ravie
Dans son sein reprenait et sa force et sa vie.
Dans chaque bruissement qu'apportaient les échos,
Dans le souffle du vent agitant les rameaux,
Dans les herbes des prés que le grillon habite,
Dans le feuillage épais où le serin s'abrite,
Et dans l'humble ruisseau qui pleure dans les bois,
Attentif et rêveur, j'écoutais ses cent voix.
Par l'air et les parfums et ces concerts sonores,
Un bien-être inconnu s'infiltrait dans mes pores.
Mes sens se ranimaient par cet attrait nouveau,

Et les idées en foule encombraient mon cerveau.
Tantôt je contemplais, assis sur quelque crête,
Les branches qu'un zéphyr balançait sur ma tête,
Je savourais à l'ombre une douce fraîcheur,
Et de mon front brûlant j'essuyais la sueur.
Tantôt, en engageant mes pieds dans les épines,
De quelque vieille tour je foulais les ruines
Et des soucis du jour mon esprit délassé,
Alors se reportait aux scènes du passé.
Solitaire et pensif, je gravissais la cime
D'un vieux rocher chenu suspendu sur l'abîme;
Là, me sentant tout seul avec l'immensité,
De la terre et du ciel j'admirais la beauté.
Mon regard, en suivant les gradins des montagnes
Allait chercher au loin, dans les vastes campagnes,
Au bout de l'horizon, un dome bien connu,
Jalon qui m'indiquait le pays parcouru,
Fatigué, je gagnais, dans les bois recélée,
De quelque forestier la demeure isolée.
J'entrais, je m'atablais, hôte non inconnu
Que ramenait toujours le beau temps revenu.
Sur des sentiers déserts j'errais à l'aventure,
Mais je savais du moins, au sein de la nature,
Avec la liberté, trouver sur mes chemins
La paix, l'insouciance et l'oubli des humains.
C'était là le bonheur. Si jamais je le trouve,
Ce n'est pas autrement que mon âme l'éprouve...

Enfin, au bout de dix ans, une place se présenta pour lui, ce fut celle de second pasteur à Ingwiller, poste qu'il accepta d'autant plus volontiers que, grand ami de la nature, comme nous venons de voir, il se réjouissait de passer quelques années dans une contrée aussi pittoresque où d'ailleurs il retrouvait un de ses meilleurs amis, Gambs, pasteur à Weitersweiler, fils de l'aumônier suédois à Paris pendant la Révolution, et Bœsé, instituteur à Niederbronn.

Un autre de ses amis, Scherb, devint pendant ce temps pasteur d'Andolsheim et se lia avec son collègue de Sundhoffen, Baltzweiler, qui, devenu vieux, cherchait un vicaire. Scherb, désireux d'avoir Schœll

près de lui, lui proposa d'accepter cette place. Schœll vint en décembre 1848, le presbytère lui plut, et ce qui acheva de le décider, c'était la présence du dernier enfant de Baltzweiler, Marie, née le 3 février 1826 à Soultzeren. Elle devint sa femme le 20 août 1849. Son beau-père mourut l'année suivante et le gendre lui succéda. De 1849 jusqu'à sa mort, le 24 novembre 1883 Schœll resta le pasteur de la commune, où il avait bien vite conquis le cœur des habitants. Trois enfants lui naquirent successivement. L'aînée, née en 1850, Julie, épousa le pasteur Jacob de Beblenheim et vit encore à Strasbourg. Deux ans après naquit une seconde fille, Amélie qui épousa un enfant de Sundhoffen, Bauer, devenu dans la suite sous-directeur de la célèbre Ecole Alsacienne à Paris et fut l'auteur de plusieurs livres classiques assez réputés en leur temps. Enfin, en 1859 il eut le plaisir d'avoir un héritier de son nom, Théodore, qui, après avoir terminé ses études de théologie à Strasbourg, alla préparer et passer son agrégation à la Sorbonne. A Paris il eut l'occasion de faire la connaissance de Liblin, ce qui le mit en rapport avec la *Revue d'Alsace* où il publia toute une série d'articles fort appréciés. Il collabora aussi à la *Revue Critique*, au *Jahrbuch des Vogesenclubs* et à la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*. Grâce à son ami Christian Pfister, avec lequel il s'était lié au lycée de Colmar avant 1870, il fut aussi collaborateur de la Revue créée par M. Pfister à Nancy, *Les Annales de l'Est*.

Le dernier représentant de cette branche, Franck Schœll, fils de Théodore, est à présent chef de la section de documentation à la « Société des Nations » après avoir été professeur dans plusieurs Universités Américaines. Il est surtout connu comme érudit et comme traducteur du fameux roman du Polonais Ladislas Reymont : *Les paysans* qui a procuré à son auteur le « Prix Nobel de littérature ».

L'on voit ainsi que le talent littéraire de Jean-Louis Schœll passa en partie à son fils et surtout à son petit fils. Mais il est temps que nous donnions maintenant de plus amples preuves de ce talent. Revenons à ses années de jeunesse et à ses premiers essais poétiques.

Les poésies manuscrites de notre poète J. L. Schœll forment un cahier d'une soixantaine de pages, entièrement écrites de sa main. Elles sont d'une époque comprise entre 1826 et 1831. En outre, deux Epîtres à Kastner, datées de 1843 et 1845, sont les dernières poésies de Schœll que nous possédions.

Les premiers vers, écrits à l'âge de 15 ans, sont des descriptions de la nature. Schœll chante « Le Soir » à la campagne, ses réflexions « Aux Bords d'une rivière », « Le Printemps » etc. : ce sont des premiers pas, encore bien incertains. Il s'exerce également dans l'art poétique en traduisant quelques odes d'Horace ou encore le fameux passage des trois anneaux, tiré du « *Nathan* » de Lessing, et les grands monologues de la « *Jungfrau von Orléans* » de Schiller.

En 1827, il entre au séminaire dit de St. Guillaume, et nous trouvons deux descriptions de sa vie d'étudiant. Dans une épître datée du 18 septembre 1829 il raconte à son ami Kneiff sa vie dans l'ancien couvent (23). Nous donnerons ici les vers les plus caractéristiques de cette Epître, qui en compte 170.

De quoi dois-je parler ?
De notre vieux couvent ? — De vermine infecté
Il se trouve encore tel comme tu l'as quitté ;
Oui les martres encore y cherchent leur repaire,
Les souris et les chats s'y font encor la guerre,

(23) Voir Emil Salomon : **Die Gebäude des alten und des neuen Strassburger Gymnasiums**, 1538-1888, dans la : **Festschrift zur Feier des 350jährigen Bestehens des prot. Gymnasiums**. Strassburg 1888, I. p. 285-393.

Et les hiboux encor de leur sinistre voix
Font retentir souvent le clocher et les toits.
Les araignées chez nous tendent encor leurs toiles
Les murs en sont couverts, comme le ciel d'étoiles;
A l'instant même l'un de ces monstres hideux
Près de moi tout à coup vint effrayer mes yeux.
M'armant de mon soulier aussitôt je l'écrase
Et sur le mur encor tu peux en voir la trace.
J'ai frémi de ses pieds en voyant la longueur
Et maintenant encor j'en suis rempli d'horreur :
Tous les monstres enfin qu'un honnête homme abhorre
Chez nous paisiblement vont se loger encore;
Et nos lampes le soir de leur pâle clarté
Adoucissent encor l'affreuse obscurité.

Et moi dans ce séjour lugubre et solitaire
Je trouve le loisir de pleurer ma misère.
Triste, accablé d'ennui, je vais toujours chercher
Quelqu'auteur pour pouvoir un peu me récréer.
Souvent je prends en main le vieux fidèle Horace
Qu'à feuilleter toujours jamais je ne me lasse,
Souvent ce compagnon dissipe mon chagrin
Et m'exhorte à noyer les soucis dans le vin.
Tantôt je prends Virgile, Homère ou bien Boccace,
Voltaire, Fénelon, Tite-live ou le Tasse,
A boire Anacréon vient souvent m'engager
Ovide quelquefois m'enseigne l'art d'aimer.
Tantôt je lis Eschyle, Euripide ou Pindare
Bien rarement David et sa langue barbare.
Cicéron, Montesquieu, Juvénal ou Boileau,
Et pour finir enfin Démosthène ou Rousseau.
Tous ces divers auteurs égayent ma disgrâce,
Chez moi l'un près de l'autre ils rencontrent leur place
Et puisque sur la terre il faut être patient
Je passe ainsi mes jours dans l'ennui, mais content.

Mais depuis peu de jours, pour comble d'infortune
De trois renards (24) gascons la présence importune
A de notre haras infesté le repos;
Nous pourrions nous passer de ces hôtes nouveaux !
Que ne promènent-ils leurs sinistres visages

(24) Dans le sens de « Fuchs » = étudiant de première année.

Aux lieux où le Volga roule ses eaux sauvages ?
« Que sont-ils devenus ces temps, ces heureux temps »
Où le couvent n'avait que vingt-deux habitants,
Où, sans être frappé d'un portail magnifique,
On le voyait encor dans sa structure antique,
Avec sa vieille porte, avec ses sombres murs,
Ses planchers délabrés, ses corridors obscurs,
La poussière en maints lieux à sept pouces haussée
Et toute la maison de gravois hérissée,
Où l'on voyait encor nos caveaux ténébreux,
Des vastes corridors les coins silencieux,
Où des plafonds poudreux noircis par la fumée
En draperie pendaient les toiles d'araignée,
Où la lanterne encore éclairée faiblement
Jetait dans le lointain un rayon pâissant,
Où dans des coins obscurs décombres et ruines
Offraient un sûr repaire aux martres, aux fouines.
Nos murs aux étrangers n'offraient aucuns attraits,
Et nous y vivions dans une heureuse paix.
Nous habitions sans trouble et sans inquiétude
De ce triste manoir l'affreuse solitude.

Mais ces temps ne sont plus, un nouveau bâtiment
A remplacé depuis notre antique couvent.
Dès lors ce ne fut plus une maison tranquille,
Mais un séjour bruyant en discordes fertile,
Le renom lui donnant de la célébrité,
En a chassé la paix et la tranquillité.
Dès ce jour des coquins de tout coin de la France
Nous font goûter ici leur aimable présence.
Enfin nous voilà donc dans ces lieux enfermés
Avec des Gascons même à vivre condamnés.

Bientôt Schœll abandonna le genre lyrique pour se vouer à la chanson patriotique mise à la mode en France par Béranger. Comme lui, Schœll fut un fervent admirateur de Napoléon. En cela il reste dans la tradition alsacienne. Peu de familles strasbourgeoises ne comptaient pas au moins un membre ayant participé comme soldat à la gloire impériale. Son ami Kastner avait un oncle qui avait pris part aux diverses campagnes de l'Empire et qui racontait aux enfants du

voisinage réunis autour de lui ses exploits guerriers en leur faisant regretter le passé glorieux où la France, conduite par le petit Caporal, commandait à l'Europe. Et le propre père de Schœll, nous l'avons dit, avait été soldat sous la République. Le mari de sa tante, le capitaine Abt, avait fait toutes les guerres de Napoléon y compris la retraite de Russie. D'ailleurs ce culte de Napoléon est caractéristique de la plupart des poètes alsaciens de cette époque, et nombreuses sont les poésies en langue allemande célébrant Napoléon (25), qui pour eux n'était pas l'étrangleur de la Révolution, le « despote » imposant sa volonté à l'Europe entière, mais le fils et le continuateur de la Révolution et en ce sens le héraut de la liberté. C'est pour avoir quitté ce chemin, pour avoir sacrifié sa mission à son « orgueil fatal » (Hugo) qu'il tomba.

Schœll a écrit dans ce sens sur Napoléon deux poésies, dont l'une n'a pas moins de 62 strophes ! Elle est d'autant plus intéressante qu'elle précède Victor Hugo qui à cette date était encore hostile à Napoléon. Dans ses « Odes et Ballades » se trouvent deux odes dont l'une de 1822, intitulée « Buonaparté », est tout à fait défavorable au grand Corse qui est « le fléau vivant », le « guerrier sans foi », « l'usurpateur », l'orgueilleux qui « s'égare en sa marche éclatante, »

« Colosse né d'un souffle et qu'un regard abat. »

La deuxième, datée de 1825, « Les deux îles » montre le chemin que Victor Hugo a parcouru. Il n'est plus aussi défavorable à Napoléon, et trouve des accents pour plaindre le sort du grand homme. Ce sont les mêmes accents qui retentiront plus tard avec plus d'éclat et de virtuosité dans les poésies Napoléoniennes du grand poète romantique. C'est à cette

(25) Voir à ce sujet : J. Lefftz, Napoleon und das Elsass, dans : Mein Elsassland, 1920-1921, p. 168-274.

dernière poésie surtout qu'on peut en quelque sorte rattacher les deux poésies de Schoell. Voici 18 strophes choisies parmi les 62 du poème. Elles ont été écrites en août 1829.

NAPOLEON

Sur un roc qu'en fureur du fond du précipice
Autrefois a lancé la flamme d'un volcan,
On voit sur le rivage où la vague se glisse
Un humble monument.

Un saule des défunts le compagnon fidèle
Y penche tristement son lugubre rameau
La pierre sépulcrale au voyageur décèle
Un modeste tombeau.

C'est là, sur ce rivage où ne se fait entendre
Que le mugissement et du vent et des flots,
Sur ce rocher désert que repose la cendre
Du plus grand des héros.

On l'a vu triompher aux rives de la Seine,
Sur les bords du Danube au pied de l'Apennin,
Il a vaincu le Pô, l'Ebre, le Boristhène
Et le Nil et le Rhin.

La foudre dans les mains, de l'Europe étonnée
On le vit en vainqueur parcourir le pays,
Conduisant sur son char la victoire enchaînée
Du Tibre au Tanaïs.

Sur les remparts du Caire et sur la Pyramide
On le vit arborer le drapeau des Français,
Il visita Memphis et de la Thébaïde
Les antiques palais.

Le voyez vous volant de victoire en victoire
Par ses faits glorieux justement ennobli
Français, voyez briller au temple de sa gloire
Arcole et Rivoli.

Quittant du Saint Bernard les cimes élevées
Il descend dans la plaine arrosée par le Pô
Voyez le conquérir de glorieux trophées
Aux champs de Marengo.

.....
Ta patrie, o héros, t'a par reconnaissance
Fait monter avec gloire au faite des grandeurs
Et t'a dans ses transports donné pour récompense
Les plus brillants honneurs.

Mais lui n'est pas content de sa grandeur suprême
Et de tant d'ennemis le glorieux vainqueur
A la fin est vaincu, succombant à lui-même
Aux désirs de son cœur.

Le héros aveuglé par les appas du trône
Ne connaît plus de frein pour son ambition
Il obtient à la fin la fatale couronne
Où tend sa passion.

Cependant de nouveau victoire sur victoire
Vient couvrir de lauriers l'illustre usurpateur
Et la fortune en fait, en le couvrant de gloire,
Un puissant empereur.

L'Europe fut par lui vaincue et renversée
De Rome à Kœnigsberg, de Madrid à Berlin
Il franchit en vainqueur la vague courroucée
Du Danube et du Rhin.

Que de noms immortels aux fastes de l'Histoire
Austerlitz et Wagram, Friedland, Eylau, Jena
Que de combats toujours couronnés de victoire
Du Tage à la Moskwa.

Mais de sa passion la trop grande licence
De tous les rois d'Europe a fait ses ennemis
La victoire lui manque; il est chassé de France
Trahi par ses amis.

Le Héros reparait, sa présence importune
Vient de nouveau remplir de terreur tous les rois
Mais il succombe encore trahi par la fortune
Une seconde fois.

.....
O champs de Waterloo, journée trop mémorable
Qui du grand empereur accomplis le destin
De sa prospérité le ciel inexorable
Avait fixé la fin.

.....
Oui, jamais, o Français, vos cœurs pleins de noblesse
Ne se sont démentis à l'aspect du trépas
Les Anglais ont appris que la garde française
Meurt et ne se rend pas.

.....
De Fortune goûter la faveur incertaine
Tel, o Napoléon, tel fut aussi ton sort,
D'abord adoré, puis poursuivi par la haine
Jusques après ta mort.

Eprouvant du bonheur le revers redoutable
Trahi par tes amis dans ton adversité
Mais tu seras jugé d'un arrêt équitable
Par la postérité.

Août 1829

La deuxième poésie de Schœll a été inspirée par Béranger plutôt que par Hugo. Elle est moins longue, mais non moins enthousiaste. Elle nous présente « Les ennuis de Napoléon » qui gémit sur son rocher de Sainte-Hélène. Le poète se laisse aller à sa juvénile fougue patriotique et s'enivre des souvenirs glorieux de l'ère Napoléonienne. La poésie est surtout intéressante en ce qu'elle montre le curieux mélange du Bonapartisme et du libéralisme qui se liguèrent contre la branche aînée des Bourbons, confusion dont allait bénéficier bientôt la branche cadette. La voici :

LES ENNUIS DE NAPOLEON

France chérie, ah loin de ton rivage,
Loin des pays qui virent ma grandeur,
Dans l'océan sur un rocher sauvage
On envoya mourir ton empereur !
O désespoir ! par un arrêt barbare
Mes ennemis m'exilent à jamais
Ah, pour toujours, Français, on me sépare
De ma patrie et de ceux que j'aimais.

Qu'au beau Paris, qu'aux rives de la Seine
Les vents ailés transportent mes soupirs
Sur un rocher dans la plage lointaine
Leur souvenir charme mes déplaisirs.
Dans les transports de douces rêveries
Souvent assis auprès des bords déserts
D'un œil ardent cherchant les Tuileries
Je vois hélas l'horizon et les mers.

Du nautonnier de cette mer immense
Souvent déjà j'ai regretté le sort
Quand fatigué, d'un œil d'impatience
De Sainte Hélène il recherche le port.

Quand à l'abri du vent et du tonnerre
Il vient en paix réparer ses vaisseaux
Bientôt quittant la rade hospitalière
Joyusement il regagne les flots

.....
De vains soupirs je remplis le rivage
Nul ne répond à mes cris impuissants
Ah ! je ne vois qu'un océan sauvage
Et je n'entends que ses flots mugissants
O sort affreux qu'on ne saurait comprendre
Oui j'ai porté des sceptres le plus beau
Les vents bientôt emporteront ma cendre
Nul ne viendra pleurer sur mon tombeau !

Mes ennemis pleins de lâche allégresse
Pourront flétrir mon nom et mes lauriers
Et repousser d'un cœur plein de bassesse
Tous mes amis mes fidèles guerriers.
Français, Français, conservez ma mémoire
N'oubliez pas votre Napoléon
Nos descendants au temple de l'histoire
Verront un jour s'éterniser mon nom.

Souvenez-vous ! du couchant à l'aurore
L'Europe a vu vaincre nos combattants.
Souvenez-vous, le drapeau tricolore
Des ennemis souvent glaça les rangs.
Souvenez-vous qu'un jour la belle France
A fait du monde admirer ses hauts faits
N'oubliez pas que la sainte alliance
A dégradé le grand peuple français.

Vous, héritiers d'une illustre couronne
Que votre bras ne peut plus soutenir
Je vois déjà chanceler votre trône
Et votre pourpre et vos lys se ternir
Vous renversez d'un zèle atrabilaire
Les monuments de nos faits glorieux,
Mais leur mémoire aux français toujours chère
Encor vivra dans leurs derniers neveux.

Veut-on un jour te rendre à l'esclavage
Ravir l'honneur, flétrir ta dignité
Peuple français, alors avec courage

Contre les rois défends ta liberté.
Si dans les champs l'Europe vous rappelle
Souvenez-vous, Français, de Marengo,
Et défendant la cause la plus belle
Relevez-vous des deuils de Waterloo.

Mon ombre alors autour de vos bannières
Inspirera vos guerriers triomphants,
Des ennemis, les soldats mercenaires
Fuiront alors vos citoyens vaillants.
Plus que la mort redoutez l'infamie
Et que l'honneur vous inspire à jamais !
Et que l'amour de sa belle patrie
Ne quitte pas un cœur vraiment français.

Ah puissiez-vous sur les bords de la Seine
Jouir, Français, d'un heureux avenir
De l'Empereur captif à Sainte Hélène
N'oubliez pas le triste souvenir.
Si de la mort l'arrivée bienfaisante
Viendra bientôt terminer mon malheur,
France chérie, oui ma bouche expirante
Encor fera des vœux pour ton bonheur.

Ces vers, écrits en 1829, nous font déjà pressentir la révolution qui se préparait dans les esprits, et éclata plus vite que ne le pensaient les légitimistes.

Viennent les jours de fin juillet 1830.

L'admiration pour Napoléon est un peu éclipsée par les « Trois Glorieuses ». Notre jeune étudiant se laisse entraîner par la vague qui déferle aussi sur Strasbourg, et, dans sa chambre d'étudiant, il donne libre cours à sa verve poétique. Il compose la plus importante et aussi la plus étendue de ses poésies encore conservées. Nous ne citerons que quelques extraits de cette longue profession de foi qu'on pourrait intituler, le poète ayant oublié de lui donner un titre : « La France de 1830 ». La Liberté devient alors l'objet de ses transports :

Liberté, dont le nom fertile en mille échos,
Electrise les cœurs et forme les héros,

O toi qui des mortels fais le bonheur suprême,
Toi que nous chérissons plus que notre vie même,
Ah, daigne m'inspirer de tes mâles accents
Et de tes saints transports viens animer mes chants !

Princes des nations qui d'une humeur altière
Désirez tant vous rendre arbitres de la terre,
Vous qui n'avez jamais pu comprendre et savoir
Pourquoi vous êtes chefs, quel est votre devoir,
Ah ! croyez-vous qu'un peuple en vous donnant le trône
A votre volonté tout entier s'abandonne ?
Non ! Nous ne sommes plus dans les temps d'autrefois.
Les rois sont pour le peuple et non lui pour les rois.
Croyez-vous à l'abri d'un droit héréditaire
Pouvoir à volonté dominer sur la terre ?
Un prince est de l'état le premier serviteur,
Voilà sa dignité, son pouvoir, son honneur.
Pour dominer sur nous quels droits sont donc les vôtres,
Et n'êtes-vous donc pas hommes comme les autres ?
C'est de son peuple seul qu'un roi tient son pouvoir,
L'employer pour son peuple est alors son devoir.
En vain vous aviez fait pleins de folle arrogance
Pour opprimer l'Europe une Sainte Alliance,
Malgré tous vos efforts l'esprit de liberté
Bientôt sera partout admis et respecté.
Craignez que vous faisant sortir de votre rêve,
Cette Europe bientôt contre vous ne s'élève,
Qu'à vous-mêmes le peuple alors donnant des lois
Ne vous fasse connaître alors quels sont vos droits,
Vous privant du pouvoir, il vous fera comprendre,
Que c'est lui qui le donne et peut aussi le prendre :
Et le peuple français et le sort des Bourbons
Aux princes désormais donneront des leçons.

Remarquons maintenant dans les vers suivants
la survivance des idées de l'*Aufklärung*, ou tout au
moins l'écho des diatribes anticléricales familières
aux Libéraux de la Restauration :

Vous qui désirez tant ramener les ténèbres
Dispersées autrefois par tant d'hommes célèbres,
Vous qui dans les horreurs des superstitions
Désirez replonger toutes les nations,
Prêtres aux manteaux noirs, aux visages sinistres,

De la religion trop indignes ministres,
Ennemis éternels de toute liberté,
Ennemis du progrès que fait l'humanité,
Vous qui comme autrefois aux temps du moyen-âge,
Prétendez aux esprits imposer l'esclavage,
De rage et d'un faux zèle en vain trop enflammés,
Vous voulez retablir vos pouvoirs surannés.

.....

Rousseau n'a pas en vain vécu dans la misère,
Pas en vain l'on a vu persécuté Voltaire,
Mais en vain admirant l'autodafé nouveau,
On a vu leurs écrits brûlés par le bourreau.
D'un fanatisme affreux la fureur expirante,
Ne peut plus étouffer la lumière naissante,
L'ignorance s'enfuit avec l'obscurité,
Le droit sacré de l'homme alors fut respecté !

Le poète arrive maintenant aux événements de 1830. Ils attisent le patriotisme du jeune poète qui proclame en termes enflammés les droits de l'homme ressuscités. Dans la France, sa patrie, il salue le pays de la liberté qui de nouveau marche à la tête des nations. Ce lyrisme patriotique en langue française, sur terre alsacienne, semble tout à fait isolé, du moins comme manifestation littéraire (26). Il semble prouver que ces sentiments couvaient dans la population, car c'est bien la mission du vrai poète d'exprimer en termes clairs et avec art ce que les masses ressentent confusément. Nous assistons là à une véritable explosion de foi, et si, presque seul de sa génération, il a choisi la langue française, n'est-ce point

(26) Cet article était déjà sous presse quand parut l'excellente thèse de M. Félix Ponteil : *L'opposition politique à Strasbourg sous la Monarchie de Juillet (1830-1848)*, Paris, Paul Hartmann 1932. Je regrette donc de n'avoir pu utiliser ses précieuses indications. Cependant constatons que dans son chapitre : « Le lyrisme alsacien à l'été 1830 » p. 133-138, Ponteil cite de nombreux poètes alsaciens écrivant en allemand, mais aucun se servant de la langue française.

pour donner à son sentiment une expression plus profonde ?

Salut donc à jamais, o France tant chérie,
O France, beau pays, France, notre patrie,
Toi, qui viens de donner pour la seconde fois,
Aux peuples un exemple, une leçon aux rois,
Qui viens de faire voir à l'Europe étonnée,
La tyrannie altière encore détrônée,
Les Français de nouveau reprenant tous leurs droits
Se délivrant du joug de leurs indignes rois,
La nation flétrie, encore triomphante,
D'éclat environnant sa patrie renaissante.
Des cris de liberté, fertiles en échos
Font naître dans Paris un peuple de héros.
Ces mêmes cris partout en France se confondent,
Mille nouveaux échos de tous côtés répondent.
Par ces faits glorieux Paris donne un signal;
Partout s'élève alors l'étendart national.
Toute la France, enfin, d'un accord unanime,
Repousse hautement le prince qui l'opprime.
Honneur vous soit rendu, nobles Parisiens,
Honneur, gloire à jamais, courageux citoyens,
Qui bravant les fureurs des soldats mercenaires,
Payés par les tyrans pour égorger leurs frères,
En versant votre sang avez su maintenir,
Nos sacrées libertés qu'on nous allait ravir.

Et se tournant vers les Bourbons, il leur lance cet anathème :

Et vous qui revenant de votre longue absence
Avez depuis quinze ans dominé dans la France,
Vous, d'illustres aïeux indignes rejetons,
Coupables à la fois et malheureux Bourbons !
En vain princes déchus d'une antique noblesse,
Vous nous faisiez valoir malgré votre faiblesse,
Malgré le peuple entier contre vous irrité
Un titre chancelant de légitimité.
Un roi qui pour mérite a sa seule naissance
Ne peut plus aujourd'hui satisfaire à la France,
Il ne contente plus les vœux des nations;
Un prince qui sans faste et sans prétentions
Du peuple a su gagner et l'amour et l'estime,

Est le roi le plus noble et le plus légitime,
Malgré tous vos efforts votre bras impuissant
N'a pas pu ranimer un pouvoir vieillissant.
En vain vous proscriviez le drapeau tricolore,
Un noble sentiment chez nous vivait encore,
En vain vous repoussiez les lauriers glorieux
Qu'autrefois a cueillis l'aigle victorieux.
En vain, en flétrissant la gloire de nos armes
Vous avez cru pouvoir nous en ravir les charmes.
La nation sur vous conquiert la liberté
Et reprend aussitôt toute sa dignité.
Princes dégénérés, fuyez, quittez la France
Qu'a trop longtemps déjà souillée votre présence,
Vos sceptres sont brisés, vos trônes abattus,
Allez, partez en paix et ne revenez plus !

Puis il salue le retour du drapeau tricolore :

A l'Europe montrez l'étendart tricolore
Que vous aviez perdu, mais reconquis encore.
Drapeau qui des Français illustres les hauts faits,
Qui du Caire et d'Alger ornas les minarets,
Toi, qu'on a vu jadis briller auprès d'Arcole
Et qui du Vatican décoras la coupole,
Qui jadis triomphas auprès de Marengo
Et qu'on vit enterrer aux champs de Waterloo,
Drapeau, porté jadis par la France guerrière,
La France dans la paix encore te révère,
Et dès qu'un étranger troublera son repos,
Alors dans le combat reconduis ses héros !
Va faire voir alors que la France paisible,
Cependant au combat n'en est pas moins terrible,
Et que dans nos guerriers des vainqueurs d'Austerlitz
Nos ennemis alors reconnaissent les fils.
Qu'elle est grande, Français, votre belle patrie,
Car elle a recouvré la liberté chérie !

Vient enfin un appel chaleureux à la concorde, mère
de la force et de la prospérité :

Eloignez loin de vous l'esprit des factions,
Banissez la discorde et les séditions;
Français, soyez unis pour le bien de la France,
Alors vous sauverez sa grandeur, sa puissance,

Les ennemis alors craindront nos combattants,
L'honneur et la patrie inspireront nos rangs,
Alors comme aux beaux jours de notre antique gloire.
Nos drapeaux de nouveau fixeront la victoire,
Et de nouveau l'Europe admirant nos hauts faits,
Alors reconnaîtra le grand nom de Français !

Si nous avons donné à cette poésie une place que d'aucuns estimeront peut être trop grande, c'est parce qu'elle nous semble une curieuse et rare manifestation des sentiments qui bouillonnaient alors dans le peuple strasbourgeois. Cependant il est très significatif pour le caractère de l'auteur, que même aux journées les plus orageuses de sa jeunesse, alors que ses émotions répondaient si bien au sentiment populaire, il n'ait jamais songé à les publier, sinon en un petit volume, du moins dans un journal ou bien sur feuilles volantes, car c'était alors un usage auquel ses amis Kneiff et Bœsé ont eu souvent recours, sans parler d'autres poètes alsaciens.

Après 1831 sa muse se tait, écartée par les préoccupations de l'examen final, le baccalauréat en théologie. A ce moment, les études savantes accaparent entièrement Schœll, et, l'examen passé avec succès, il lui faut songer à gagner sa vie. Le travail du journaliste et du traducteur, qui l'occupait alors, jusque tard dans la nuit, tarit sa veine poétique qu'il ne retrouva qu'une fois en possession du poste de second pasteur à Ingwiller, où il put goûter les charmes paisibles de la vie campagnarde.

Si idyllique qu'il fût, le tableau avait pourtant ses ombres, comme le prouve une poésie fort curieuse qui date de cette époque et qui peint avec humour les ennuis d'un pasteur dans son isolement au village. Elle nous semble la plus finie et la plus mûrie de ses œuvres et révèle chez son auteur une maîtrise complète de la langue et des règles de la versification.

Nous la donnons ici en entier.

LE CURE DU VILLAGE

Tu le veux, j'y consens, d'un pinceau véridique
Je vais te dessiner mon logement rustique,
Et t'offrir à la fois, dans le même tableau,
Et l'état du pasteur et celui du troupeau.
Dans un pareil sujet n'attends pas de ma muse
De brillantes couleurs; le sujet s'y refuse;
Non, je ne prétends pas, en l'ornant de faux traits,
Changer en or mon plomb, mon taudis en palais.

D'abord, pour en saisir nettement la structure
Conçois dans ton esprit une antique mesure
Dont les murs décrépits et battus par les vents
Branlent au moindre choc sur leurs vieux fondements.
Malheur ! quand l'aquilon du fond de la Norvège
Accourt, poussant sur nous ses tourbillons de neige.
Contre une telle rage où chercher des abris ?
En vain de mes volets je rejoins les débris,
Hélas ! leurs gonds rouillés soutiennent avec peine
Quatre ais demi-pourris dont la chute est prochaine.
Mais c'est bien pis encor, quand de noirs ouragans
Sur mon toit dépouillé répandent leurs torrents;
L'eau qui perce aisément une si faible entrave,
Inonde mon salon qui la rend à la cave;
Et chassés de leurs trous, jusque sur mon palier
Les rats viennent chercher un gîte hospitalier.

L'hiver vient... Dans les plis d'une ample redingote
J'ai beau m'ensevelir, près du feu je grelotte;
Car l'air dans mon manoir circule en liberté,
Glacial en hiver et brûlant en été.
Un bon rhume en novembre, y fixe son empire
Et jamais il ne part qu'au retour du zéphyre.
Ne cherche pas ici ce que dans le bon temps
On pourrait appeler l'atelier des gourmands.
D'un pauvre desservant la modeste cuisine
Etale peu de mets: content pourvu qu'il dîne,
Il peut manger son bien sans le secours d'autrui,
Le tourne-broche même est un luxe pour lui !
Point de goûts recherchés, de meubles inutiles :
Une marmite, un pot, voilà ses ustensiles.
Revenons à ma chambre; elle est salle ou salon;

L'usage que j'en fais détermine le nom :
La nuit, chambre à coucher; le jour, salle où l'on dîne
Et quand la bise souffle, elle devient cuisine.
Passons au revenu : cinq cents francs par année,
Ce qui fait vingt-sept sous six deniers par journée;
A quelque obole près qu'on pourrait contester,
Barrême, conviens-en, ne saurait mieux compter.
C'est peu, pourtant on croit que chez nous tout abonde,
Que l'église est pour nous une mine féconde,
Que la dévotion, prodigue en ses tributs,
Remplit nos sacs de grains et nos bourses d'écus.
Qu'enfin nous rançonnons les morts jusqu'en leurs bières,
Qu'à beaux deniers comptants nous vendons nos prières.
Et qu'avec les docteurs, bien d'accord sur le gain,
Nous bénissons les coups de leur art assassin.
Ah ! pauvre desservant, voilà comme on te traite !
Cours par monts et par vaux, armé de la houlette,
Brave, comme un apôtre, et la pluie et les vents,
Partage ton pain bis avec les indigents.
Prodigue leur des soins qui manquent à toi-même :
Pour prix de tes bienfaits, n'espère pas qu'on t'aime,
Mais crains à chaque instant qu'une furtive main
Ne dîme ta volaille et les choux du jardin;
Et crains ah ! crains surtout les propos des commères :
Ce sont de tes travaux les plus sûrs honoraires.
Car ne te flatte pas qu'un titre révééré
A l'abri du caquet puisse mettre un curé.
Jadis on révérait le pasteur du village,
Aujourd'hui ce n'est plus qu'un serviteur à gage
Qui dans chaque manant rencontre son rival;
Tout, jusqu'au marguillier, veut marcher son égal.
Il faut qu'un desservant, pour éviter la guerre
Flatte le magister et l'adjoint et le maire :
Du fond d'un cabaret ces petits souverains
Gouvernent la paroisse, et règlent nos destins.

* * *

« ... Il est en tout homme

Un poète mort jeune, auquel l'homme survit »

Selon ce vers fameux notre poète aussi a vu les
rigueurs de la vie effeuiller peu à peu les roses dont se

parait sa jeune imagination. Le silence se fit peu à peu autour de lui, ses sentiments s'émoussèrent avec le temps; puisque selon la parole qu'il aimait à répéter :

« Il faut que le cœur se brise ou se bronze ».

